

ÉVANGÉLINE

CONTE D'ACADIE

PAR

H. W. LONGFELLOW

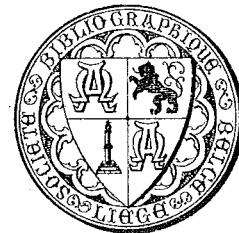
TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

GODEFROID KURTH

Professeur à l'Université de Liège.



LIÈGE

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

RUE NAGELMAKERS, 2

1883



INTRODUCTION (1)

Le 24 mars 1882, l'Amérique du Nord a perdu son plus grand poète. Henry Wadsworth Longfellow expirait à l'âge de soixante-quinze ans, après une des plus belles et des plus fécondes carrières que les lettres aient eu à enregistrer de nos jours.

Né le 27 février 1807, à Portland (Maine),

(1) Les deux meilleurs travaux qui aient été consacrés à Longfellow sur le continent sont *Les Etudes Américaines* de M. De Prins (*Revue catholique* de Louvain, 1875 et 1876) et le livre du R. P. Baumgartner *Longfellows Dichtungen*, Fribourg e. B. 1877.

d'une famille qui avait émigré au xvii^e siècle, il descendait par sa mère de ce fameux John Alden, qui fut un des chefs de la colonie puritaine de Massachusetts, et dont il fit plus tard le héros d'un charmant récit. Son enfance fut bercée par la grande voix *du houleux Atlantique*, qu'on entend si souvent gémir dans le fond de ses poèmes, et de bonne heure il se familiarisa avec les scènes de la nature, qui lui a fourni, comme à tous les poètes, ses meilleures inspirations et ses plus beaux vers. Son père, Stephen Longfellow, homme de loi éminent et membre du congrès, le destinait à la carrière du barreau, où l'intelligence précoce de l'enfant faisait espérer pour lui de brillants succès. Mais la poésie est habituée de longue date à tromper les espérances des parents ambitieux qui regardent la gloire comme un trop mince patrimoine. Le jeune homme, après avoir achevé d'excellentes humanités à Brunswick, ne fit que traverser l'étude de son père et accepta, peu de temps après, une chaire de littérature étrangère nouvellement créée à

Bowdoin College, rentrant ainsi, en qualité de professeur, dans ce même établissement d'où il venait de sortir comme élève. La fortune, qui sourit si rarement aux poètes, et qui semble s'amuser à créer, entre leurs aspirations et leur métier, des contrastes si bizarres et si pénibles, se montra plus clémente pour le futur chantre d'*Évangéline*, en lui fournissant, dès le début, une position qui s'harmonisait avec ses plus chères prédictions. Longfellow, cependant, ne voulut prendre possession de sa chaire qu'après s'être familiarisé, par un voyage sur le vieux continent, avec la science qui allait être l'objet de son enseignement. Ce voyage dura trois ans, pendant lesquels l'heureux touriste visita successivement la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, étudiant à fond la littérature de chacun de ces pays et s'inspirant de leurs grands souvenirs. En 1829, il rentrait en Amérique, chargé des dépouilles opimes de la poésie du vieux continent. C'est à l'Europe qu'il a demandé, pendant la première partie de sa

carrière, la plupart de ses sujets, et les admirables traductions par lesquelles il a fait passer dans sa langue un grand nombre de chefs-d'œuvre de diverses littératures font voir jusqu'à quel point il avait pénétré dans le génie des maîtres étrangers. Longfellow professa à Bowdoin College jusqu'en 1835. Georges Ticknor, le célèbre humaniste, étant mort, il fut appelé à le remplacer dans sa chaire de littérature moderne à Harvard University. Cette fois encore, il ne voulut paraître devant son nouvel auditoire qu'après un voyage en Europe qui dura un an, et dans lequel il explora particulièrement les pays du Nord. Au retour de cette expédition commença pour lui une nouvelle période dans sa carrière de professeur et d'homme de lettres. Cambridge, où le fixaient désormais ses fonctions, porte un nom brillant dans l'histoire des lettres américaines; c'est elle qui a doté la jeune Amérique de sa plus ancienne imprimerie (1639) et de sa plus ancienne Université (1638); c'est, comme disent pompeuse-

ment les Yankees, l'Athènes des États-Unis. Boston, qui a fini par englober Cambridge et par en faire un de ses faubourgs, est la patrie de Franklin, comme aussi du premier journal qui a été imprimé aux États-Unis. La vie littéraire, encore peu développée dans l'Union, y est cependant plus intense qu'ailleurs, et Longfellow y trouva le milieu intellectuel qu'il fallait à son génie. En 1854, il se démit de ses fonctions, et, à partir de cette date, il vécut exclusivement pour la poésie, dans cette *médiocrité dorée* qui est l'idéal de tant de poètes, et qui n'est ni le lot de presque aucun. Il occupait, depuis 1837, une charmante habitation, depuis longtemps célèbre en Amérique, et à laquelle son séjour donna un lustre nouveau. *Craigie-House* avait servi de quartier-général à Washington, après la bataille de Bunker-Hill, et André Craigie y avait donné l'hospitalité à Talleyrand. Cette retraite féconde ne fut interrompue que par un troisième voyage en Europe, qui, en Angleterre, se convertit presque en une tournée triomphale (1863). C'est à cette

occasion qu'il put se convaincre jusqu'à quel point son nom était déjà populaire de ce côté de l'Océan. Liverpool et Carlisle lui firent un accueil enthousiaste; l'université de Cambridge lui conféra le diplôme de docteur; la Reine lui accorda une entrevue à Windsor; Londres lui offrit un banquet où se réunirent les illustrations des lettres anglaises, et où M. Gladstone, au nom de la vieille Angleterre, salua avec des accents éloquents le poète de la jeune Amérique. Dans cette succession de fêtes et d'honneurs, il est un épisode sur lequel l'attention de la postérité se fixera de préférence : c'est la visite faite dans l'île de Wight à Alfred Tennyson, le poète lauréat de l'Angleterre. Ils se voyaient pour la première fois, mais leurs génies s'étaient rencontrés depuis longtemps dans les hautes régions de la poésie, où l'auteur d'*Enoch Arden* et le chantre d'*Hiawatha* avaient bu ensemble aux mêmes sources sacrées. Il resta de cette visite une de ces nobles amitiés que le culte des lettres fait naître, et qu'une sympathie mutuelle entretient et développe.

A part ses voyages en Europe, d'où il rapportait chaque fois un si riche trésor d'impressions et de souvenirs, la vie du poète s'écoula tranquille et calme dans l'intimité de son foyer, embaumée du parfum des poèmes qui jaillissaient, chaque année, de sa pensée et de son cœur.

Mortel, il ne fut pas épargné par le malheur : à deux reprises, il se sentit atteint dans ses plus chères affections par un de ces coups terribles dans lesquels le chrétien reconnaît la main de Dieu, et qui laissent sans consolation la douleur de l'incrédule. Sa première femme, qui l'avait accompagné dans son second voyage d'Europe, expira en 1836 à Rotterdam, après quatre ans de mariage. » Son âme, a-t-il écrit lui-même, n'était éclairée que d'en haut, comme le Panthéon de Rome. » Remarié en 1843, un accident plus affreux lui enleva la seconde : en 1863, elle périt brûlée vive ! Ainsi éprouvée, sa vie, à partir de cette époque, réalisa pleinement ce qu'il a dit, dans le début d'*Évangéline*, de l'existence de ses héros rustiques, *obscurcie*

par les ombres de la terre, mais reflétant une image du ciel. Il survécut près de vingt ans à cette compagne tendrement aimée, et s'éteignit enfin, entouré d'une admiration universelle, après avoir eu le bonheur de voir son nom porté au loin sur les ailes de la gloire, et de jouir sans remords d'une renommée dans laquelle n'entraît aucun élément impur.

La carrière poétique de Longfellow a été des plus remplies, et ce serait dépasser les bornes de cette courte notice que d'énumérer toutes ses productions. Il suffira de dire qu'entre ses *Vers de collège*, qui datent de 1833, et son *Ultima Thule*, qu'il publia en 1880, il a abordé tour à tour les genres poétiques les plus divers. La prose l'a tenté à quelques reprises, et il a cultivé, non sans succès, le roman et la critique littéraire. Mais c'est la poésie qui fut, si je puis ainsi parler, la langue maternelle de son génie, et c'est à elle qu'il doit toute sa gloire. On convient généralement que ses essais dramatiques ne forment pas la partie la plus remar-

quable de son œuvre, et sa *Légende dorée* elle-même, malgré d'incontestables beautés de détail, n'est pas faite pour modifier cette opinion. En revanche, il ne connaît pas de rival au-delà de l'Océan dans la poésie lyrique, et dans ce genre narratif dont *Évangéline* nous offre un spécimen. *Excelsior* et le *Psautre de la Vie* sont sur les lèvres de tout le monde en Amérique et en Angleterre; *le Forgeron du Village*, *la Ville assiégée*, *l'Horloge de l'Escalier*, *les Maisons hantées*, *les Pas d'Anges*, et nombre d'autres pièces encore, sans jouir d'une popularité aussi grande, nous révèlent tout aussi bien l'art profond avec lequel il sait rajeunir des idées universelles, en les coulant dans le moule d'une forme nouvelle et harmonieuse. La ballade épique, telle qu'elle a été inaugurée par les maîtres de la poésie allemande, par les Goethe, les Schiller, les Bürger, les Uhland, est un de ses triomphes. La littérature moderne compte peu de morceaux d'un aussi grand effet que le *Squelette armé*. Il faudrait remonter jusqu'à la *Léonor* pour ren-

contrer une inspiration où les rêves les plus fantastiques de l'imagination revêtent à un tel degré le caractère de la réalité vivante. Mais c'est dans les récits de longue haleine que les facultés poétiques de Longfellow ont pris leur plus superbe essor. Sans parler d'*Évangéline*, que le lecteur appréciera lui-même, ni des *Amours de Miles Standish*, cette riante idylle des premiers jours de l'Union Américaine, nous ne pouvons nous refuser de saluer en passant ce noble et brillant poème d'*Hiawatha*, son œuvre la plus parfaite, l'écrin d'or où sont conservés les souvenirs des peuples indiens, l'épopée d'une race qui se meurt ! Telles sont les principales productions qui vaudront à Longfellow une mention glorieuse dans l'histoire de la poésie, et qui lui assurent la première place parmi tous les poètes de sa patrie.

Ce qui caractérise le talent de Longfellow, c'est un heureux équilibre entre les facultés créatrices de l'esprit poétique et les aspirations morales de l'âme chrétienne. Il n'y a pas chez lui, comme chez plus d'un contem-

porain illustre, de divorce entre l'homme et le poète, entre l'imagination et la raison, entre l'intelligence et le cœur. L'harmonie règne dans son œuvre comme dans sa vie, et la valeur morale de ses pensées en augmente la valeur esthétique. Sans doute, il n'est pas de ces génies puissants et inventifs qui renouvellent pour longtemps les sources de l'inspiration, et qui ouvrent des voies inconnues avant eux. Il se contente d'être l'interprète ému de tout ce qu'il trouve de beau dans la nature et dans le cœur humain. Encore ne prétend-il pas, dans l'admiration attendrie avec laquelle il envisage le spectacle du monde, descendre jusqu'au fond des abîmes où s'élever jusqu'aux sommets vertigineux ; il reste à terre, au milieu de nous, s'intéressant à toutes les joies et à toutes les peines de l'humanité. Ceux que n'effarouchent pas les comparaisons classiques diront qu'il ne ressemble ni à l'aigle, qui ne vit que dans des hauteurs sublimes et inaccessibles, ni au rossignol, qui ne chante que pour lui-même et qui s'enivre d'harmonie sans se préoccuper

d'autre chose, mais que peut-être il n'est pas sans ressemblance avec l'abeille : comme elle il aime à se reposer sur les fleurs, mais c'est pour faire du miel destiné à autrui, et non pas pour s'y bercer d'un plaisir stérile. La poésie à ses yeux perdrait quelque chose de sa noblesse, si elle ne devait pas épurer l'âme et contribuer à l'œuvre de la civilisation universelle. Dans l'histoire et dans le cœur humain, on le voit chercher de préférence, comme Brizeux, ce qui est à l'honneur de l'humanité : les nobles sentiments, les belles actions, les dévouements généreux. Homme, c'est à l'homme surtout qu'il s'attache, parce qu'il voit en lui le porteur prédestiné d'un mandat de Dieu, et le sublime exilé d'une patrie meilleure. Il vénère dans son semblable quelque chose de divin et de sacré ; il a des larmes pour ses infortunes et pour ses faiblesses ; il s'attendrit au spectacle de ces *mains débiles qui, cherchant à tâtons à travers les ténèbres, y rencontrent la main paternelle de Dieu et se sentent soutenues et raffermies par elle.* Il s'attache à lui dans ses

malheurs ; il le suit avec une pitié profonde dans les fers du nègre, sous l'humble wigwam de Minnehaha, sur la couche de douleur où agonise Gabriel. Après l'âme humaine, c'est le spectacle de la nature qui est pour lui la manifestation la plus auguste de la toute-puissance du Créateur. Il l'écoute et il la contemple avec le respect religieux du chrétien et l'enthousiasme ardent du poète. Partout le reflet de la pensée divine lui apparaît dans les scènes grandioses qu'elle déroule à ses yeux. Il reconnaît et il adore en elle le même Dieu que lui a révélé le spectacle de l'âme humaine, et il saisit les mystérieuses analogies qu'il y a entre les phénomènes du monde extérieur et ceux qui se passent dans le domaine silencieux de notre conscience. Mais, à la différence de ces poètes panthéistes qui noient la personnalité humaine dans le chaos d'une immensité d'où Dieu est absent, il reste fidèle à la raison et à la tradition en plaçant l'homme à la tête de la création comme un roi, qui voit le monde à ses pieds, et qui, loin d'être confondu avec lui

et de n'en être qu'une particule, lui prête au contraire une partie de son prestige et de sa beauté. En un mot, ce poète ne croit pas que pour être vraiment grand dans son art, il faille renoncer à la religion, au bon sens, à la morale du Décalogue. La poésie, à ses yeux, n'est que le couronnement et non la négation de la vie intellectuelle et morale de l'homme, et le *beau* lui apparaît comme inséparable du *bien* et du *vrai*. Et comme le christianisme est la vérité suprême et la suprême bonté, il est aussi la beauté sans tache, et c'est à lui que la poésie devra ses plus hautes et ses plus nobles inspirations.

Voilà, tels au moins qu'on peut les déduire de ses œuvres, les principes esthétiques de notre poète. Ils lui ont porté bonheur auprès du public, et c'est par eux que s'explique l'immense popularité qui entoure son nom.

Des critiques ont été assez mal avisés pour lui en faire un reproche : regrettons seulement qu'ils n'aient pas plus souvent l'occasion de le formuler par le temps qui court. Que n'avons-nous beaucoup d'écrivains qui, doués

au même degré du verbe poétique, comprendraient la gloire et le profit qu'il y aurait pour eux à n'écrire que ce que tout le monde peut lire sans remords ! Ils sont rares, ces poètes et ces écrivains, et cependant voyez quelle admirable destinée est la leur ! Ils sont lus et appréciés de tous ; ils pénètrent partout ; leur place est marquée dans toutes les familles, à tous les foyers ; ce sont les amis de la maison, et ils voient groupés et confondus autour d'eux tous les âges, et toutes les conditions. Leur voix, bien qu'elle ne soit pas toujours la plus forte ni la plus harmonieuse, a cependant le magnifique privilège d'être seule écoutée de l'immense multitude. Seuls aussi, ils sont assurés de traverser sains et saufs l'abîme des temps futurs et de parvenir à la postérité avec cet air de jeunesse et de fraîcheur que leurs premiers admirateurs leur ont connu. Que de chefs-d'œuvre vrais ou faux de ce siècle seront oubliés depuis longtemps, pendant que les jeunes filles continueront de verser des larmes sur les malheurs d'Évangéline, et que tous

les amis des beaux vers liront avec délices, dans notre simple conte d'Acadie, les splendides descriptions de la nature américaine! (1)

Aucun poëme de Longfellow, en effet, n'est si complètement universel et si vraiment populaire que son *Évangéline*, dont nous offrons aujourd'hui une nouvelle traduction au lecteur. C'est la fleur la plus exquise de son jardin poétique; c'est, de toutes ses créations, celle qui attirera les sympathies les plus nombreuses et les plus durables. Dans cette ravissante idylle chrétienne, où l'amour est si chaste, la douleur si résignée, le dévoue-

(1) Parmi tant de jugements élogieux rendus sur le talent de Longfellow, voici quel est celui du cardinal Wiseman. On lira avec intérêt ce que l'auteur de *Fabiola* pense de l'auteur d'*Évangéline*: « Notre hémisphère ne peut pas se vendre l'honneur de lui avoir donné le jour, mais cependant il nous appartient, car ses livres sont devenus des amis domestiques partout où l'on parle l'anglais. Soit que nous nous laissions charmer par ses images ou bercer par l'harmonie de ses vers, soit que nous nous sentions élevés au-dessus de nous-mêmes par la hauteur de son enseignement moral, soit que nous suivions avec un cœur plein de sympathie les pas errants d'*Évangéline*, je suis sûr que tous ceux qui entendent ma voix s'associent au tribut d'éloges que je désire payer au génie de Longfellow. »

ment si pur, où il semble que toutes les voix de la nature prennent des accents humains pour applaudir à nos joies ou pour pleurer sur nos malheurs, où l'histoire la plus simple du monde est renfermée dans un cadre d'une magnificence sans égale, Longfellow a montré jusqu'à quelles hauteurs peut s'élever le talent fécondé par l'inspiration chrétienne. Il a eu le suprême bonheur de produire, comme en se jouant, un de ces rares livres qui, à peine lancés dans le monde, y sont accueillis avec un enthousiasme unanime, et que l'esprit public ne saurait plus se résigner à oublier. Dans le genre traité par *Évangéline*, on peut compter sur ses doigts les récits qui sont restés dans la mémoire de la postérité; et quand on a nommé *Paul et Virginie*, avec *Hermann et Dorothee*, on ne trouve plus rien. Longfellow ne pâlit pas à côté de ces illustres rivaux. Sans doute, le roman de Bernardin de Saint-Pierre a le mérite d'une simplicité plus parfaite, d'une unité plus harmonieuse, d'une diction plus sobre bien que non moins riche. *Hermann et Dorothee*,

d'autre part, est l'œuvre d'un génie plus puissant, plus maître de ses émotions, et dont les personnages, crayonnés en quelques traits inoubliables, ont une vitalité plus intense et plus accentuée. Mais, si le poème de Longfellow, envisagé comme œuvre d'art, reste en dessous de ces deux incomparables modèles, il rachète largement cette infériorité par des qualités d'un autre genre. Il est d'un pathétique bien autrement profond, et d'une moralité bien autrement élevée! La douleur n'y est pas absente, mais la consolation marche sur ses pas, comme dans la vie du chrétien; c'est, si je puis parler ainsi, le poème des larmes essuyées. Le sentiment religieux est l'âme du récit; c'est lui qui fait la chaste beauté des figures; c'est lui qui distille sur les angoisses du cœur un baume d'une suavité si divine. Comme l'atmosphère qu'on y respire est pure et délicieuse! Un grand souffle chrétien y circule de toutes parts; toute l'œuvre est dominée par une pensée d'en haut, qui enlève au bonheur son ivresse et à la souffrance son amertume, et

qui nous fait adorer dans l'un et dans l'autre les volontés mystérieuses de la Providence. Le cœur et l'imagination sont également satisfaits au sortir de la lecture d'*Évangéline*, et s'il faut juger une œuvre d'après l'impression qui en reste, ce poème a pleinement réalisé le but suprême de l'art. Ni la sérénité immuable qui plane, comme un ciel immaculé, sur le chef-d'œuvre de Goëthe, ni le trouble profond que laisse derrière elle la plaintive histoire de Bernardin de Saint-Pierre, ne valent cette émotion religieuse et contenue avec laquelle on achève la lecture du poème catholique. Et c'est pourquoi *Évangéline* mérite d'être placé à côté des chefs-d'œuvre de son genre, bien au-dessus de la *Louise* de Voss et de la *Pernette* de Laprade, parmi les plus précieux bijoux poétiques qui forment aujourd'hui le patrimoine de l'imagination.

Qu'on ne s'étonne pas de ce nom de poème catholique appliqué à l'œuvre du poète protestant. C'est la gloire de Longfellow d'avoir compris que l'Église catholique a conservé

seule, avec le dépôt sacré du dogme, les trésors inépuisables de l'inspiration chrétienne, et d'être venu si souvent puiser à cette source féconde. En dehors d'elle, il n'y a point de poésie chrétienne, parce qu'elle est le christianisme même, le christianisme vivant et organisé en société pour le pèlerinage de la vie mortelle. Tout sentiment chrétien vrai et profond est essentiellement catholique, et trouve dans l'Église catholique son centre et son foyer. Voilà ce qui explique le caractère de toute l'œuvre de Longfellow; voilà pourquoi, lorsqu'il a voulu peindre ce qu'il y a de plus beau dans l'âme d'une vierge chrétienne, un chaste amour, une résignation parfaite, une charité sans bornes, il est venu en chercher le type parmi des paysans catholiques, qui invoquent le Sacré-Cœur de Jésus à l'heure de la détresse; voilà pourquoi c'est une religieuse, une sœur de charité qui se trouve être la figure la plus suave, la plus pure, la plus aimée parmi toutes les créations de ce poète protestant!

Il n'est pas dans notre intention d'analyser

Évangéline, et le lecteur pourrait nous reprocher de nous interposer trop longtemps entre lui et le poète. Cependant, il ne sera pas inutile, pour faire apprécier le sujet, d'indiquer en quelques mots les faits historiques auxquels il est emprunté. Cette simple et touchante histoire n'est pas une complète fiction. Il y a eu une Acadie française; il y a eu des malheurs comme ceux qu'a chantés le poète! Depuis le commencement du XVII^e siècle, des colons bretons et normands s'étaient établis dans cette presqu'île de la Nouvelle-Écosse, qui portait alors le nom d'Acadie: ils y avaient devancé de seize ans les premiers puritains anglais que la *Fleur-de-Mai* débarqua sur les rivages du Massachusetts. Agriculteurs et pêcheurs, ils y vivaient au nombre de 16 à 17,000, presque sans gouvernement, en vrais patriarches, dans la tranquillité et le bonheur de l'âge d'or. L'histoire est ici d'accord avec la fiction: et les premiers vers du poème, qui pourraient sembler un tableau imaginé à plaisir, ne font que traduire en langage des dieux le tableau

tout idyllique tracé de cette colonie par le célèbre historien Bancroft. Le traité d'Utrecht, qui la fit passer en 1713 sous l'autorité de l'Angleterre, fut le point de départ des malheurs qui fondirent sur les Acadiens. Catholiques et Français, ils ne pouvaient se résoudre à combattre contre leurs frères dans les rangs britanniques; ils réclamaient le bénéfice d'une neutralité que l'humanité faisait à leurs maîtres un devoir de respecter. Mais le fanatisme protestant ne permettait pas d'être humain pour des *papistes*. Il n'est aucune vexation qu'on ne fit endurer à ces braves gens, pour les punir de la fidélité avec laquelle ils restaient attachés à la foi catholique et au souvenir de la patrie aimée. Toute l'Amérique protestante s'acharna pendant un demi-siècle sur ces pauvres paysans. Enfin, ne pouvant parvenir à les exterminer, on résolut de se délivrer d'eux par un de ces moyens atroces que le genre humain ne connaissait plus depuis le temps des conquérants assyriens, et que le protestantisme a la honte d'avoir réintroduits dans notre société chré-

tienne : la transplantation en masse! Cette mesure infâme, réclamée à grands cris par le pseudo-philanthrope Benjamin Franklin ou par Lawrence, gouverneur anglais de la Nouvelle-Écosse, et arrachée à la faiblesse ou à l'ignorance de lord Chatam, fut exécutée avec une cruauté qui en doubla l'horreur.

La scène cruelle de l'église de Grand-Pré, que relate notre poème, eut lieu le 5 septembre 1755, et c'est le commandant Winslow qui fut chargé de transmettre aux 418 paysans rassemblés dans le saint édifice, la sentence terrible du gouvernement anglais. Dans tous les autres villages acadiens, on procéda de la même manière. Le 10 septembre, on commença l'exportation des infortunées victimes; Grand-Pré seul en fournit 1,923. On les embarqua au hasard, séparant, dans bien des cas pour toujours, les maris de leurs femmes et les mères de leurs enfants, et les débarquant ensuite sur les rivages les plus différents, où ceux qui ne succombèrent pas à l'excès du désespoir essayèrent de se refaire une patrie. Des scènes déchirantes se passè-

rent. Le poète, avec son sens délicat, a jeté un voile sur des atrocités qui auraient altéré l'harmonie de son œuvre; mais l'histoire a pour devoir de tout dire. On tira sur les malheureux qui s'évadaient comme sur des bêtes féroces, et ceux qui parvinrent à s'échapper trouvèrent chez les Indiens sauvages, avec une hospitalité généreuse, la pitié qu'ils n'avaient pas rencontrée chez des chrétiens! La haine des persécuteurs n'était pas satisfaite : elle s'assouvit sur les biens des proscrits. » On réduisit en solitude, dit » Bancroft, toute une magnifique et fertile » partie du pays. On ne laissa rien autour » des cendres des cottages acadiens, si ce » n'est le fidèle chien de garde cherchant » inutilement les mains qui le nourrissaient. » Les taillis de la forêt envahirent les vergers : l'Océan rompit les digues négligées » et dévasta les prairies. » Et le même historien termine le récit de ce douloureux épisode par ces paroles : » Je ne sais si les » annales du genre humain conservent le » souvenir de souffrances aussi amères, aussi

» longues, aussi criminellement infligées que » celles qui accablèrent les colons français » de l'Acadie. »

Tel est le milieu dans lequel ont grandi Évangéline et Gabriel; tels sont les malheurs qui les ont surpris au printemps de la vie, et qui, en brisant à jamais le frêle édifice de leur bonheur terrestre, ont épuré leurs âmes et les ont mûries pour le Ciel.

Maintenant la parole est au poète.